

NAPOLÉON À L'ARMÉE

(Suite et fin)

Une imagination emportée s'allie, chez Napoléon, à l'esprit géométrique. Il a l'inspiration et le calcul. Il est à la fois le Michel-Ange et le Laplace de la guerre. « a pu justement dire : "Les grandes actions suivies résultent toujours des combinaisons du génie... Mes guerres furent audacieuses, mais méthodiques. J'ai toujours eu en vue le rapport des moyens avec les conséquences, et des efforts avec les obstacles. Les plans de mes quatorze campagnes furent conformes aux vrais principes de l'art de la guerre." C'est un joueur, et, comme tous les joueurs, il croit à la Fortune ; mais il joue serré, et, avant d'entamer la partie, il met de son côté la majorité des atouts. Si ses plans sont très hardis, avec quelle méthode il en assure l'exécution ! Si ses marches sont rapides, si ses attaques sont foudroyantes, avec quel soin il les a préparées ! Levées d'hommes, remonte armement, équipement, répartition des régiments en brigades, en divisions, en corps d'armée ; choix des généraux, services accessoires, équipages, convois de vivres et de munitions, ambulances, lignes d'étapes, il règle tout, veille à tout, prévoit tout. Son génie organisateur embrasse l'ensemble et les détails. La veille d'Essling, il fait écrire au commandant du dépôt de Mayence d'avoir des fers à cheval en nombre ; car deux escadrons de dragons, venant d'Espagne, vont passer par cette ville.

Il dit : "Un grand capitaine doit se demander, plusieurs fois par jour : Si l'ennemi apparaissait sur mon front, sur ma droite, sur ma gauche, que ferais-je ?... S'il se trouve embarrasé, c'est qu'il est mal posté et qu'il n'est pas en règle, il doit y remédier." Aussi, dès que la campagne est ouverte, sa vigilance est extrême, son attention sans cesse en éveil ; il exige des sous-ordres des rapports répétés, il lance au loin des partis de cavalerie, il multiplie les reconnaissances, il envoie des espions, il interroge les habitants, les prisonniers, il prend tous les moyens d'informations, il tient constamment son armée dans sa main. Il ne veut pas, de son côté, laisser de prise au hasard, précisément parce qu'il croit au hasard. "La guerre, disait-il, ne se compose que d'accidents. Un chef, bien que tenu de se plier à des principes généraux, ne doit jamais perdre de vue ce qui peut le mettre à même de profiter de ces accidents. Le vulgaire appellera ça du bonheur ; ce n'est pourtant que la propriété du génie."

Peut-être Napoléon est-il plus admirable encore dans les revers que dans le succès. Sa résolution, son opiniâtreté, quand il résiste, égalent sa décision et son audace quand il attaque. Rien ne le déconcerte ni ne l'ébranle. "Une bataille n'est perdue, dit-il, que si on la croit perdue." Et il ne se tient jamais pour battu. La bataille de Marengo, perdue à trois heures, est gagnée à six. Contraint à la retraite à Essling, par la rupture des ponts du Danube, il se retire dans l'île Lobau, y refait ses forces, et, cinq semaines plus tard, franchit le fleuve pour terrasser l'Autriche. Dans les années sombres, il se raidit avec une vigueur sans pareille contre les revanches de la Fortune. La Grande-Armée engloutie par la steppe russe, il crée en six mois une nouvelle Grande-Armée, et ajoute à l'Illiade française le chant de Bauten, de Lutten et de Dresde. Cette campagne de 1813, où si hardiment et si savamment l'Empereur vient se poster au milieu de la Saxe comme au centre d'un échiquier ; cette campagne, qui débute si bien, et qui, sans les fautes de Vandamme, de Ney, de Macdonald, d'Oudinot, peut s'achever dans le triomphe, aboutit à un désastre. Vaincu à Leipzig, Napoléon ramène les débris de son armée en passant à Hanau. Puis il commence, entre la Marne, l'Aube et la Seine, cette guerre vraiment nationale où, avec les trente-cinq mille soldats qu'il a sous son commandement immédiat, et qu'il fait courir d'un point à un autre comme une navette de feu, il gagne le nom de "général Cent mille hommes."

La devise qu'on a faite pour lui : "Napoléon ubicumque felix", est désormais : "Dum spiro

spero". Après La Rothière, la situation paraît désespérée. Napoléon, en pleine retraite devant les armées de Blücher et de Schwartzemberg, qui ont opéré leur jonction, se sent impuissant à les arrêter. Il va accepter les conditions des Alliés. Mais comme le duc de Bassano entre chez l'empereur pour lui donner à signer les dépêches aux plénipotentiaires, il le trouve couché sur des cartes piquées d'épingles. "Il s'agit bien de ça, dit Napoléon ; je suis en train de battre Blücher de l'œil." Et les jours qui suivent, c'est de l'épée qu'il bat Russes et Prussiens à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamps. Il se retourne alors contre l'armée autrichienne, en culbute les têtes de colonnes à Mormant, à Salins, à Montereau, et la rejette au delà de l'Aube, à quarante lieues en arrière. A Waterloo encore, — dans cette "bataille de géants", comme sans modestie l'a appelée Wellington, — Napoléon conserve l'espoir de vaincre jusqu'à la dernière minute, jusque dans l'état où l'étreignent les Anglais et les Prussiens. Passé sept heures du soir, il se jette avec sa garde au plus ardent de la fournaise pour y violer la victoire.

IV

Dans son armée, Napoléon est le maître absolu. Il a l'instinct et l'énergique volonté de la domination. Il dit : "L'unité du commandement est la chose essentielle à la guerre. Il vaudrait mieux un mauvais général que deux bons." Simple chef de bataillon d'artillerie au siège de Toulon, il impose ses plans au général commandant l'artillerie, au général commandant le corps de siège, aux représentants en mission. Il écrit au Comité de salut public : "Le plan d'attaque que j'ai présenté aux généraux et aux représentants est le seul praticable... Je vous ai envoyé des observations gé-

vies. Saint-Cyr, va à lui et lui dit avec un grand calme : "Vous êtes à Paris, général ? Vous avez sans doute l'autorisation du ministre de la guerre ? — Non, Sire ; mais comme Votre Majesté m'a retiré mon commandement, je n'avais plus rien à faire à l'armée. — Si vous n'êtes pas en route pour l'armée aujourd'hui à midi, je vous fais arrêter ce soir et demain passer au conseil de guerre." Les défections de 1813, de 1814 et de 1815 s'expliquent, sans se justifier, par la servitude, d'ailleurs glorieuse et rémunératrice, où Napoléon avait réduit ses anciens compagnons d'armes.

V

Napoléon est à la fois le grand capitaine et le petit caporal. J'entends par là que ce stratège, cet organisateur, cet administrateur, cet homme de cabinet dont l'esprit roule et médite toujours les plus hautes pensées, connaît le soldat et est connu de lui personnellement, familièrement, comme un officier subalterne qui vit dans le contact immédiat de la troupe. S'il subjugué les généraux, il fascine, il ensorcelle ses soldats. "Le Consul parut, dit Coignet dans son récit de Marengo, nous en fûmes une fois plus forts." "Les soldats, dit le sergent Bourgogne, pensaient qu'une fois qu'ils étaient avec l'Empereur, rien ne devait plus leur manquer, que tout devait réussir, enfin qu'il n'y avait plus rien d'impossible." L'adoration des troupes pour Napoléon s'exhale dans la clameur qui, à Essling, part des rangs quand un boulet vient frapper son cheval : "Bas les armes si l'empereur ne se retire pas !" La Bérézina, Leipzig, les invasions, ne diminuent point cet indestructible amour. Pendant la retraite de Russie, un vieux grenadier, se traînant sur la neige avec un pied gelé, dit à ses camarades qui voyaient de grosses larmes tomber sur ses moustaches où pendaient des glaçons : "Je ne pleure pas parce que je vais laisser mes os dans ce maudit pays. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui, si grand, lui qui nous fait si fiers !" A Fontainebleau, il fallait six cents hommes pour suivre à l'île d'Elbe l'empereur déchu. Il s'en présenta six mille, toute la vieille garde. Ceux qui ne purent être choisis pleurèrent comme des enfants. Le soir de Waterloo, quand Napoléon menait au feu sa dernière réserve, les blessés se redressaient pour l'acclamer au passage. L'un d'eux, assis, les deux jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, criait d'une voix haute et ferme : "Ce n'est rien, camarades. En avant ! et vive l'Empereur !"

"Le pouvoir des mots sur les hommes est étonnant, disait Napoléon. Les soldats de la 32e se seraient fait tuer pour moi, parce que j'avais écrit après Lonato : "Le 32e était là ; j'étais tranquille."

Le maréchal Ney a dit que nul ne savait parler aux soldats comme Napoléon. C'est que nul ne les connaissait comme "leur Empereur". Quel portrait "ne varierait" il a tracé d'eux : "Le soldat français est raisonnable. Il juge sévèrement le talent et la bravoure de ses officiers. Il discute un plan de campagne et toutes les manœuvres militaires. Il peut tout lorsqu'il approuve les opérations et qu'il estime ses chefs ; mais aussi, dans le cas contraire, on ne peut pas compter sur des succès. Il est le seul en Europe qui puisse se battre à jeun. Il oublie de manger, si longue que soit la bataille ; mais il est plus exigeant que tout autre lorsqu'il n'est plus devant l'ennemi. Un soldat français s'intéresse plus au gain d'une bataille qu'un officier russe. Il attribue constamment au corps où il est attaché la première part à la victoire. Les soldats des autres nations gardent leur poste par devoir, le soldat français par honneur ; les premiers sont presque indifférents à une défaite, le second en est humilié. Le seul mobile du soldat français est l'honneur."

Dans ses magnifiques ordres du jour, comme dans ses allocutions impromptues, Napoléon trouve des mots de feu qui enflamment les coeurs. En Italie : "Vous égalez aujourd'hui l'armée de Hollande et l'armée du Rhin. Mais vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire." — En marche vers Austerlitz : "C'est maintenant que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande, si



nérales qui sont la base que j'ai conçue. Trois jours après mon arrivée, l'armée eut une artillerie, et les batteries de la Montagne et des Sans-Culottes furent établies, coulèrent bas les pontons, et résistèrent à plus de vingt mille boulets." Celui qui écrit en ces termes au Comité de salut public de 1793 est un obscur officier de vingt-quatre ans ! A vingt-sept, quand il prend le commandement de l'armée d'Italie, il ne craint pas que les prétentions et les rivalités de généraux comme Masséna, Serurier, Augereau, tous beaucoup plus âgés et ayant commandé les trois armes, lui rendent la situation très difficile, à lui, si jeune, et la veille encore simple général d'artillerie. "Dès son arrivée, rapporte Marmont, l'attitude de Bonaparte fut celle d'un homme né pour le pouvoir. Il était évident qu'il saurait se faire obéir." Il séduit les uns, dompte les autres, commande à tous le respect, parce qu'à tous il inspire la confiance de la victoire.

Quinze ans durant, il va dominer, et tous à tour exalter, enflammer, calmer, animer et ranimer ses lieutenants. "J'échauffe les têtes froides, disait-il, et je refroidis les têtes chaudes !" Il va mener d'une main de fer ce cortège de héros turbulents, avides et jaloux. A Wagram, en pleine action, l'empereur dit à Bernadotte : "Je vous retire le commandement du corps d'armée, que vous dirigez si mal... Eloignez-vous de moi sur-le-champ, monsieur, et quittez l'armée dans les vingt-quatre heures. Je n'ai que faire d'un brouillon tel que vous." Un matin, à son lever, il aperçoit Gou-